

Zeitschrift: Matières
Herausgeber: École polytechnique fédérale de Lausanne, Institut d'architecture et de la ville
Band: 4 (2000)

Artikel: Toulouse : ostensions discrètes
Autor: Delaunay, Dominique
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-984464>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Toulouse

Ostensions discrètes

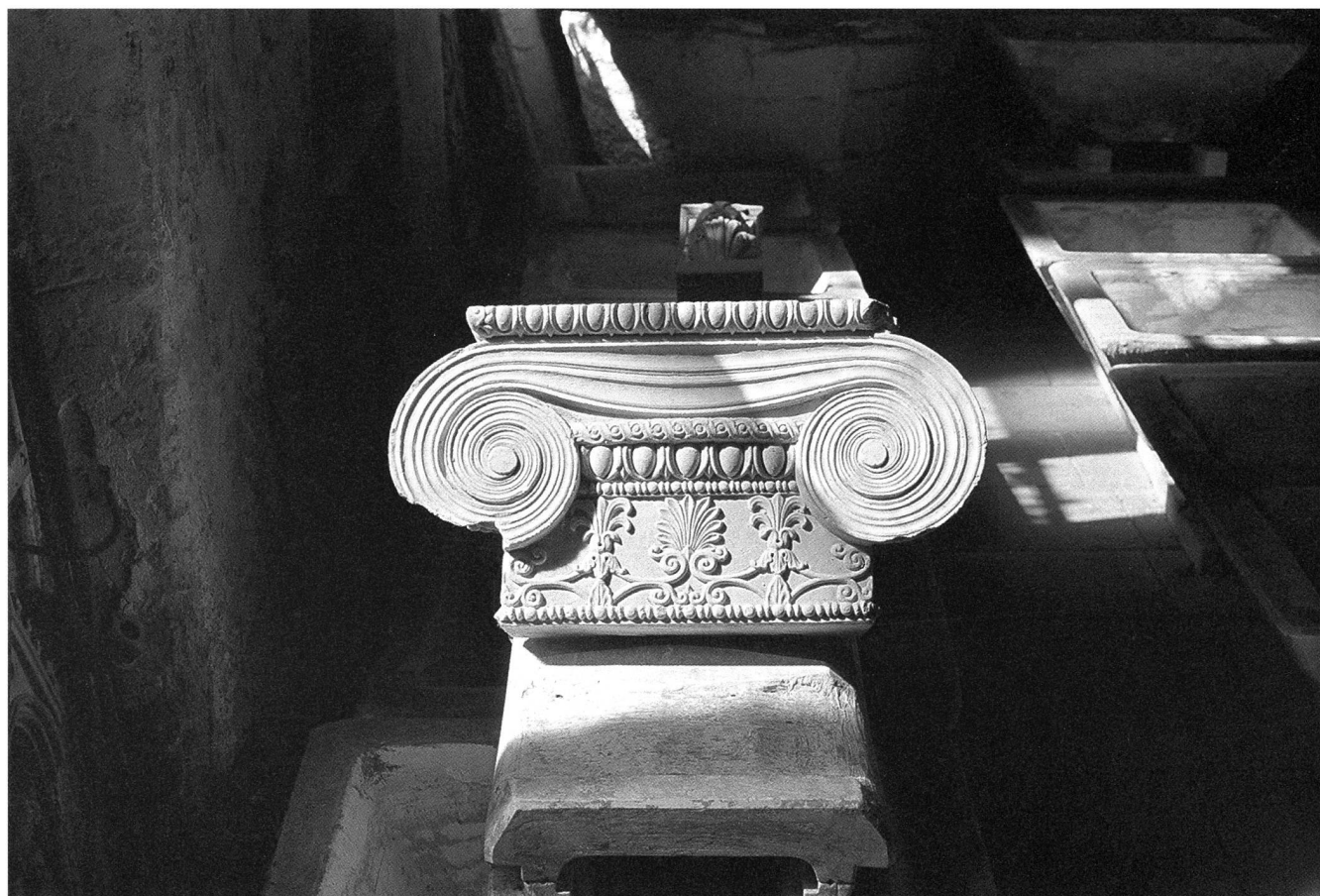
Dominique Delaunay

«Toulouse apparaît, toute rouge de briques, dans la poudre rouge du soir» écrivait Taine dans son *Voyage aux Pyrénées*. Comme si, sous les feux du couchant, la ville rose virait au rouge, et comme si cette couleur de flamme rayonnait littéralement de son épiderme de terre cuite. La vision en noir et blanc ne saurait évidemment tout saisir de cette particulière atmosphère. La transcription filtrée, unifiante, dans la seule gamme des gris n'en reste pas moins l'une des magies de la photographie. Les cours, les statues, les nuages, les murs, les sols, les ornements, tout y apparaît dans une sorte de lumière philosophique. Notons que l'image de Taine, en son extrême économie, optait pour le monochrome, rassemblant dans les rouges d'une littéraire sanguine : ville méridionale, tuiles, briques, chaleur, poudre d'argile, incendie solaire, jour finissant...

Emotion, pour le photographe, de voir surgir différemment et dans une approche nouvelle l'un de ses pèlerinages héliographiques de naguère. Ces vues en noir et blanc de Toulouse remontent à quinze années déjà. Aujourd'hui, à retrouver ces images, s'éveillent à la fois curiosité et nostalgie. C'est que la dimension saisie par la photographie est d'abord celle du souvenir. Celle de l'expérience intime, subjective, d'un univers où tout s'éloigne, où tout échappe, mais où miroitent, çà et là, comme les reflets et l'annonce d'un monde plus profond. Bref, elle relève de ce qui est pour nous la poésie.

Le photographe n'est pas exactement un marcheur de hasard. Il avance presque toujours sous une double houlette : les demandes précises de ses commanditaires, et les prédilections de son cadastre intime. A Toulouse, ces attentes conjuguées l'attirent, par exemple, dans une cour ordinaire et sans apprêt, mais où se perçoit la densité, où s'éprouve l'efficacité... Face à la perspective d'un bel hôtel Renaissance au parvis minéral : fascinantes trames de briques et de galets, et la percée vers l'arbre... Et cette chance de pouvoir explorer l'atelier d'un statuaire, en l'occurrence la fabrique de sculptures et d'ornements en terre cuite de monsieur Joseph Giscard...

La fabrique Giscard, active encore grâce à son dernier propriétaire et maître-artisan, apparaît comme une extraordinaire réserve. Héritière des modèles et des moules de la fabrique Virebent – à laquelle les demeures néoclassiques toulousaines doivent la plupart de leurs



balustres, chapiteaux, antéfixes, cariatides – elle était elle-même productrice de statues sulpiciennes destinées aux églises, de monuments aux morts, et de sculptures profanes. Elle bénéficie à présent d’une protection au titre des monuments historiques. Je me souviens de ma vive émotion à scruter les collections hétéroclites accumulées dans ses salles comme autant de capharnaüms psychanalytiques brusquement exhumés. Tout un imaginaire savant, ou familial, aujourd’hui quasiment éludé, un monde perdu remonté en surface... Voisinant avec une tête de chien en plâtre, les cornes d’un bouquetin, un profil de gargouille, le bas-relief d’une Vierge à l’Enfant et une casserole ici laissée, voici grandeur nature et dans un doux drapé la statue de rêve immuable de sainte Thérèse de Lisieux, statue dont on m’apprend qu’elle vient d’abandonner ce lieu pour rejoindre un couvent véritable...

Dans la cour ensoleillée de la fabrique s’observe le bain de lumière d’une autre célébrité, rose et gracieuse sur sa colonne cannelée : la *Baigneuse* de Falconet. Semblent l’épier d’un œil sévère deux griffons ailés, pourtant pétris de la même argile... A l’intérieur, les murs croulent de figurines, d’images, de bas-reliefs de toutes tailles, les planchers rustiques supportent poteries, moules à emboîter, sculptures en ronde bosse, et tout cela rayonne d’une étrange énergie d’immobilité que la photographie s’applique à capter. Quant à ces formes imitées du vivant, concurrentes de la nature, que la statuaire a fait proliférer, l’image fixe leur ajoute, dans sa durée de rêverie, un troublant pouvoir d’illusion. Mais s’il émane de

Fabrique Giscard, chapiteau de terre cuite.

ces vues pareille impression de présence charnelle, cela n'est pas dû seulement aux nombreux thèmes végétaux et anatomiques qu'elles exhibent. Conscience, bien plutôt, que ce monde prolonge nos corps, et qu'il est fait du tissu de notre chair.

Il y va toujours pour le photographe d'un certain engagement corporel. Sa chair est le support de sa profession de foi réaliste. Percevoir, c'est croire à ce monde grâce à mon corps. Architecture et statuaire, deux arts de l'espace : expériences mobiles de réalités immobiles. Combien de pas de danse, ou de lourds déplacements, pour trouver l'équilibre d'un juste point de vue. «*L'architecture se marche, se parcourt*» a dit Le Corbusier. De fait, les photographies d'un édifice ne sauraient, à mes yeux, se substituer à cette réelle expérience que seule permet, à tout le moins, une désirante et attentive visite. Mais on pourrait également soutenir, entendu alors en un tout autre sens, que les photographies aussi se marchent et se parcourent. La réussite de l'effet de mise en présence, dans les images d'architectures, tenant pour beaucoup aux impressions corporelles qu'elles sont à même de susciter, ou de ressusciter. Regardant cette vue, par exemple, la façade de l'hôtel d'Avizard, – outre le masque anthropomorphe que composent les yeux des fenêtres, la grande bouche ouverte du porche cintré, la clef de pierre en guise de nez – le lecteur peut rêver, si l'image ravive en lui quelque désir ou souvenir, pouvoir poser les pieds sur le sol lumineux, y marcher, s'engouffrer sous la fraîche voûte ombreuse, et déboucher dans le clair jardin...

Hommage à l'esprit et aux sens, discret détournement des mécanismes de l'évidence, la photographie que j'aime prend au sérieux l'incarnation.

Dominique Delaunay, photographe, est né en 1950. Chargé de mission à l'Institut français d'architecture, il a signé les photographies d'une quarantaine de livres consacrés à des villes, des paysages, des monuments, des architectes, des plasticiens et des sculpteurs.

Plusieurs de ses photographies sont versées au Fonds national d'art contemporain.

Parmi les images récentes publiées :

Dom Bellot, moine architecte, IFA-Norma, Paris, 1996.

La Côte d'Opale, IFA-Norma, Paris, 1998.

Henry-Jacques Le Même, architectures Megève 1925-1950, IFA-Norma, Paris, 1999.

Dominique Delaunay est auteur de divers textes consacrés à la photographie (article «Photographie et architecture» dans le *Dictionnaire de l'architecture du XX^e*

siècle, IFA-Hazan, Paris, 1996).

Il a également publié un récit littéraire : *EVA, récit et photographies*, Clémence Hiver, Sauve, 1996.

Les photographies du présent article ont été réalisées sur pied Gidzo avec un boîtier Nikon FE et des optiques Nikon : Nikkor 24mm, PC 35mm, et 55mm. Film utilisé : Agfapan 25 ISO, développé au révélateur Agfa Rodinal (dilué à 1+50).



Porche d'immeuble, place Mage, ouvrant sur deux cours. En fond de perspective, une statue féminine en terre cuite de la fabrique Virebent dans son édicule de brique.

Maisons à cours successives, rue Tolosane.



Fabrique Giscard, une statue de terre cuite cuite sous le hangar de la cour.



Fabrique Giscard, divers moules et «abattis».





Hôtel d'Avizard, la façade sur rue. Masquée par l'arbre de la cour, l'alcôve de brique abrite une statue féminine d'inspiration pompéienne.



Porche d'un immeuble, rue Tolosane.



Fabrique Giscard, «bibliothèque».



Fabrique Giscard, statue de sainte Thérèse de Lisieux

Hôtel d'Ulmo (vers 1535), la façade d'entrée, rue Ninau. Le passage conduit à une seconde cour sur jardin.



Fabrique Giscard, dans la cour: à gauche, la Baigneuse de Falconet avec deux griffons ailés.





Fabrique Giscard, l'une des salles aux collections.



Fabrique Giscard, le lion dans la cour d'entrée.